

La rédaction du traité de paix concernant l'Autriche sera bientôt terminée.

LA LIBERTÉ COMMERCIALE NOUS EST RENDUE

# EXCELSIOR

10<sup>e</sup> Année. — N° 3.097. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes.

Pierre Laffitte, fondateur.

Téléphone : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15-00. — Adresse télégr. : Excelsior-Paris.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

20, rue d'Enghien, Paris.

MERCREDI

14

MAI

1919

L'égoïsme est une sorte de vampire qui veut nourrir son existence des autres.

BALLANCHE.

## TROIS PHOTOGRAPHIES SENSATIONNELLES

ELLES ONT ÉTÉ PRISES A BERLIN EN PLEINE ACTION RÉVOLUTIONNAIRE



LES DEUX PHASES DRAMATIQUES, A DEUX MINUTES D'INTERVALLE, DE L'EXÉCUTION SOMMAIRE, DANS LA RUE, D'UN SOLDAT DE L'ARMÉE RÉGULIÈRE PAR LES SPARTAKISTES  
On voit, à gauche, le soldat cerné par la foule, et essayant de parlementer pour sauver sa vie. — A droite : le même soldat abattu à coups de revolver.



DES SOLDATS DE L'ARMÉE RÉGULIÈRE ASSAILLIS A COUPS DE GRENADES SE REPLIENT RAPIDEMENT EN COMBATTANT DANS UN FAUBOURG DE BERLIN

Au fond : une auto-canon ; entre les deux candélabres : un flammewerfer ; à droite, dans la bousculade, des soldats blessés gisent sur le sol.

Peu de documents photographiques ont donné en un raccourci aussi saisissant l'impression de ce qu'a été la révolution à Berlin. Ils se rapportent aux récentes émeutes, au cours desquelles spartakistes et soldats de l'armée régulière se sont heurtés en des échauffourées sanglantes. On remarquera spéciale-

ment sur le troisième les éclatements de grenades lancées par les spartakistes près de l'auto-canon ; à gauche, l'ambulance automobile venue pour enlever les blessés ; à gauche, au premier plan, l'unique civil de la scène, un jeune garçon qui s'enfuit, et surtout l'attitude des soldats, dont plusieurs prêts à la riposte.

Ayuntamiento de Madrid



## AU PALAIS-BOURBON

## AU CONSEIL DES MINISTRES

## LES PRÉLIMINAIRES DE PAIX

## REMÈDE AUX RESTRICTIONS

## TRENTA ANS DE RECHERCHES

QU'ON LIQUIDE  
LES PENSIONS  
DE LA GUERRE

C'est ce qu'on a demandé, hier, à la Chambre, à M. Abrami, sous-secrétaire d'Etat, qui a répondu en indiquant les mesures envisagées par le gouvernement.

VENDREDI VIENDRONT LES INTERPELLATIONS  
SUR LA PRIME DE DÉMILISATION

La Chambre a eu à s'occuper, hier, des lenteurs apportées par l'administration à la liquidation des pensions de la guerre. M. de Chappedelaine posait, à ce sujet, une question à M. Abrami, sous-secrétaire d'Etat, le relèvement de l'allocation de 1 fr. 70 accordée aux réformés n° 1 en instance de gratification ou de pension.

M. Abrami répondit par un exposé de la situation :  
— Du 1<sup>er</sup> août 1914 à la démobilisation, expliqua-t-il, 563,000 dossiers ont pu être liquidés par les services des pensions. En moyenne, ces services peuvent liquider 120,000 dossiers par an. Or, tous ces dossiers devront être révisés pour l'application des nouveaux taux. De plus, environ 1,700,000 demandes sont encore à examiner.

Le sous-secrétaire d'Etat ajouta que l'administration se préoccupait de recruter le personnel civil nécessaire. On fera, notamment, un large appel aux mutilés eux-mêmes, à leurs femmes et aux veuves de la guerre ; on ouvrira pour eux des écoles. A la demande de M. de Chappedelaine, la question fut transformée en interpellation.

M. Lugol demanda, dès lors, pour les réformés n° 2, pour les réformés temporaires

ON RÉTABLIT  
LA LIBERTÉ  
DU COMMERCE

Un décret confié au ministre des Finances le contrôle des achats effectués par les services publics. La plupart des restrictions à l'exportation sont supprimées.

UN CRÉDIT DE 100 MILLIONS POUR CONSENTER  
DES PRÊTS AU PETIT COMMERCE

Les ministres se sont réunis hier matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré.  
Le Conseil a été saisi des travaux poursuivis depuis deux semaines, au ministère des Finances, sous la présidence de M. Klotz, avec la collaboration des ministres intéressés de l'Agriculture, du Commerce, de la Reconstitution industrielle, des Régions libérées et des Travaux publics, en vue d'organiser le retour à la liberté commerciale.

Deux décrets ont été signés : l'un confié au ministre des Finances le contrôle des achats effectués par les services publics ; l'autre supprime la plupart des restrictions à l'exportation.

Ne restent plus soumis au contrôle à la sortie de France que quelques produits intéressant directement l'alimentation du pays, la reconstitution des régions libérées ou la monnaie.

Sur les 654 articles du tarif des douanes, dont 140 environ restaient prohibés par le décret du 20 janvier 1919, la liste annexée au nouveau décret ne porte que sur 19 articles.

En ce qui concerne les prohibitions d'importation, l'étude est activement poursuivie ; elle reste jointe à l'ajustement des accords avec les Alliés.

Le ministre du Commerce a fait signer un projet de loi ouvrant un crédit de 100,000,000 de francs destiné à consentir des prêts aux petits industriels et commerçants, fabricants et artisans, rentrés dans leurs foyers après leur démobilisation.

Ce crédit sera attribué sous forme d'avances sans intérêt aux banques populaires constituées par la loi du 13 mars 1917.

Le montant global des prêts ne pourra être supérieur à 20,000 francs pour chaque emprunteur. La durée des prêts, remboursables par annuités, ne pourra pas dépasser douze ans.

Les bénéficiaires devront justifier qu'ils ont besoin des sommes demandées pour l'achat des matières premières, le réapprovisionnement en marchandises nécessaires à la mise en marche ou à la reconstitution de leur entreprise, pour l'acquisition ou la transformation de l'outillage et du matériel de leur exploitation ou pour l'acquisition ou l'aménagement de terrains ou locaux nécessaires à l'exercice de leur commerce, de leur industrie ou de leur métier.

L'intérêt du prêt ne pourra être supérieur à 3 0/0 ni inférieur à 2 0/0.

Le paiement de la prime  
de démobilisation

Le Conseil des ministres s'est occupé, hier, des retards que subit le paiement de la prime de démobilisation. Il y a eu plus de 2,500,000 réclamations adressées de ce chef à l'administration supérieure.

En présence de cette situation, les ministres intéressés ont décidé de simplifier la procédure d'instruction des dossiers par la suppression d'un certain nombre de formalités administratives, et de renforcer, par un personnel compétent, les cadres et secrétaires des dépôts.

L'enquête parlementaire  
sur la métallurgie française

Les généraux Maunoury et Michel ont été entendus, hier, par la commission

Le général Maunoury, ancien commandant de l'armée de Lorraine, et le général Michel, ancien vice-président du conseil supérieur de la guerre, ont été entendus, hier, par la commission d'enquête sur la métallurgie.

Le général Maunoury a réitéré la dernière déposition du général Ruffey, qui lui avait reproché d'être resté inactif alors que plusieurs corps d'armée allemands descendaient sur Briey. Il a déclaré que son armée avait attaqué l'ennemi qui venait de Metz-Thionville, détruit une division entière et fait plus de six cents prisonniers. Le témoin a produit, à ce sujet, la copie du télégramme qu'il avait envoyé au général Ruffey pour lui annoncer son attaque.

Le général Michel a exposé, ensuite, à la commission, son plan de mobilisation, qui prévoyait l'invasion de la France par la Belgique et envisageait une ligne de défense devant Lille et Maubeuge.

Ce plan aurait été examiné par plusieurs ministres de la Guerre, notamment par le général Brun et par MM. Berteaux et Messimy. Il fut finalement rejeté par le conseil supérieur de la guerre, ce qui aurait déterminé le général Michel à donner sa démission.

LE TRAITÉ CONCERNANT L'AUTRICHE  
AURA BIENTÔT SA FORME DÉFINITIVE

L'IMPRESSIION DE CERTAINES DE SES CLAUSES EST DÉJÀ COMMENCÉE

Ce n'est pas avant la semaine prochaine que les conditions du traité seront communiquées aux délégués de l'Autriche, qui arrivent aujourd'hui à Saint-Germain-en-Laye.



SALLE DU CHATEAU DE ST-GERMAIN AMÉNAGÉE POUR LA CONFÉRENCE

Les « Quatre » se sont réunis hier : ils ont certainement parlé de beaucoup de choses — de l'Adriatique, dit-on. Mais on ne sait rien de leurs conversations.

Également dans l'après-midi, les « Cinq » ont tenu séance ; même absence d'informations sur le contenu de leurs échanges de vues. Il paraît qu'ils se sont occupés de questions secondaires, et aussi des relations de l'Autriche avec l'Allemagne.

Le bruit court que le traité concernant l'Autriche serait l'impression. Ce n'est exact que pour les clauses qui ont été reçues par le ministre des Affaires étrangères. Le reste est encore beaucoup à faire avant que la totalité des conditions soit mise au noir sur blanc ; mais la fin de ce travail ne saurait tarder.

Les délégués allemands continuent à travailler ferme à Versailles. Ils n'ont point encore transmis les nouvelles notes dont ils avaient annoncé l'envoi avant-hier ; de trois, elles se réduisent à une seule. On ne connaît rien des réponses faites par la Conférence aux communications relatives aux prisonniers de guerre et à la charte internationale du travail.

Aujourd'hui les délégués autrichiens arrivent à Saint-Germain-en-Laye. Les personnalités les plus marquantes de la délégation sont : le professeur Lammasch et les docteurs Franz Klein et Karl Renner. Le professeur Lammasch, de l'Université de Vienne, jouit d'une réputation mondiale au point de vue du droit international ; il est membre de la cour d'arbitrage internationale de La Haye.

Durant l'année 1918, il passa pour avoir une certaine influence sur l'empereur Charles I<sup>er</sup>. Dans un discours qu'il prononça à la Chambre des Seigneurs d'Autriche — Chambre dont il est membre — le préconisa des négociations séparées avec l'Entente, en leur donnant pour base l'autonomie de l'Alsace-Lorraine dans le cadre de l'empire allemand. Ce discours lui valut de violentes attaques ; il y répondit qu'il proposait cette solution du problème de l'Alsace-Lorraine il n'avait eu pour but que de donner satisfaction sur ce point à l'Angleterre et aux États-Unis et, par suite, de séparer la France de ses alliés. Il se défendit en outre avec la plus grande vigueur d'être germanophile.

Le Dr Franz Klein est également un juriste. Il appartenait avant la guerre à la bureaucratie impériale et fit adopter la réforme du code civil, réforme qui, d'ailleurs, porte son nom. Il fut à plusieurs reprises ministre de la Justice, notamment dans les cabinets Gausch, Buk et Koerber. Il était partisan d'une liaison étroite entre l'Allemagne et l'Autriche, et, après la chute des Habsbourg, il n'a cessé de défendre cette idée, mais sous certaines modalités. Il appartient au parti bourgeois de Vienne.

Le Dr Karl Renner est d'origine plus modeste que les deux premiers. C'est un fils de paysan de Unter-Tannowitz, et, jusqu'en 1907, il vécut obscurément comme petit employé à la bibliothèque du Reichstag. Travail acharné, il réussit à sortir de cette humble situation pour faire, en peu de temps, une magnifique carrière au Parlement, où il représentait brillamment la social-démocratie autrichienne. Après l'effondrement de la monarchie, il devint chef de la Chancellerie. Adversaire du bolchevisme, il est l'auteur d'une théorie socialiste qui s'éloigne beaucoup des formules traditionnelles de l'internationalisme marxiste, théorie qu'il a appelée d'ailleurs le « nouveau marxisme ».

— JEAN MÉNEVAL.

L'installation des délégués  
autrichiens à Saint-Germain

Les délégués autrichiens arriveront à Saint-Germain, vers la fin de cet après-midi, par la gare de la Grande-Grande. Les dernières dispositions ont été prises, hier, en vue de les recevoir.

Tout d'abord, la salle des Conférences a été complètement et définitivement aménagée. Une série de tables a été installée ; elles sont recouvertes de velours rouge et disposées suivant un rectangle, exactement comme celles du Trianon-Palace à Versailles, avec le passage destiné à permettre à M. Dutasta de porter le texte du traité aux plénipotentiaires ennemis. De petites tables destinées aux journalistes sont placées dans les embrasures des fenêtres.

Dans l'après-midi, une proclamation, signée par M. Leprou, maire de Saint-Germain, a été lue, avec accompagnement de tambour, dans les rues de la ville. Cette proclamation invite la population à se montrer « digne de la confiance du gouvernement », et à conserver « le calme patriotique qu'elle n'a cessé de témoigner aux jours les plus sombres ». Elle invite, en outre, les habitants de Saint-Germain à ne pas oublier « le respect dû aux vaincus » et à s'abstenir de toute manifestation et de toute « curiosité déplacée ».

A 2 heures, le préfet de Seine-et-Oise, M. Chabot, a tenu, avec le maire, le commandant Bourgeois, M. Poncelet et les ins-

pecteurs des télégraphes, une réunion au cours de laquelle ont été réglés les derniers détails de l'installation des délégués ennemis, et notamment la question de leur logement.

Deux villas ont été réquisitionnées de façon ferme : ce sont celles qui portent les numéros 3 bis et 7 de la rue Médicis. La première, la villa Médicis, appartient à Mme Boucher ; elle comporte huit chambres à coucher. La seconde, qui est à M. Théodore Reinach, contient douze chambres, l'une et l'autre sont entourées de vastes jardins, formant terrasse, et d'où l'on aperçoit le panorama merveilleux de la vallée de la Seine, avec, au fond, le Mont-Valérien et la tour Eiffel.

La villa qui porte le numéro 5 de la rue Médicis, et dont le propriétaire est M. Joseph Reinach, a été également retenue pour être éventuellement réquisitionnée, en cas d'insuffisance de logement. Enfin, la partie la plus importante du pavillon Henri-IV servira de logis à ceux des membres de la délégation qui ne trouveraient pas de gîte aux villas.

Aucune répartition n'a été faite dans ces différents immeubles. Les délégués, à leur arrivée, seront conduits aux endroits prévus et choisiront eux-mêmes leurs emplacements respectifs. Il est probable que le chef de la mission et les personnages les plus importants après lui s'installent à la villa Théodore Reinach, qui est la plus spacieuse et qui semble la plus confortable.

## Deux visiteurs de marque

A 11 h. 30 du matin, le général italien Cavallero, qui fait partie de la Conférence de la paix, est venu visiter, avec le colonel Henry et le commandant Bourgeois, la salle des Conférences. Il est ressorti à midi, paraissant très satisfait, ainsi que M. Taylor, de la mission américaine, qui l'avait précédé au château.

Au surplus, tout le monde paraît satisfait du travail accompli, sauf, peut-être, les propriétaires réquisitionnés, et, surtout, le conservateur du musée, M. Salomon Reinach, dont on a déplacé les collections, et qui n'est pas très éloigné de considérer comme une catastrophe cette intrusion dans son domaine. Nous l'avons vu passer, une grosse serviette sous le bras, des deux poches, les sourcils froncés. Il semblait se demander avec stupeur ce que venait faire la diplomatie dans ce temple de la préhistoire !... — LÉON GROC.

La délégation allemande  
à Versailles

VERSAILLES, 13 mai. — Le travail de la délégation allemande semble être considérablement avancé. Le travail de nuit vient d'être supprimé. Un conseiller de la délégation a réuni, ce matin, les traducteurs sténographes et dactylographes pour leur donner le nouvel emploi du temps.

M. Brockdorff-Rantzau a eu, dans la matinée, un entretien avec le major Brandt, le lieutenant-capitaine Kiep et trois conseillers infimes. Ils se sont fait communiquer les dossiers très volumineux apportés hier par les courriers revenus d'Allemagne ; ils ont ensuite rédigé une note pour être remise à l'Autriche. Cette note a été emportée ce soir par le courrier.

M. Brockdorff a l'intention de demander au ministre de la Guerre et au ministre des Affaires étrangères d'être autorisé à envoyer demain ou plusieurs délégués allemands à Saint-Germain, pour recevoir les plénipotentiaires autrichiens.

## La commission des finances

VERSAILLES, 13 avril. — La commission des finances a tenu séance ce matin, au Trianon-Palace, sous la présidence de M. Keynes.

## Le blocus et les puissances centrales

Le Conseil suprême économique a tenu sa dix-septième séance au ministère du Commerce, le 12 mai, sous la présidence de lord Robert Cecil.

Le Conseil a examiné de nouveau la question du blocus de la Hongrie. Il a décidé de maintenir les restrictions économiques à l'égard de la Hongrie, tant que la situation politique y demeurera incertaine. En ce qui concerne l'Allemagne, le Conseil a examiné de nouveau les mesures économiques qu'il conviendrait de prendre au cas où les plénipotentiaires de ce pays refuseraient de signer les préliminaires de paix. Le rétablissement d'un blocus étroit est prévu dans un projet préparé sur les instructions du Conseil par la section compétente et adressé par celle-ci au Conseil des « Quatre », qui décidera de sa mise en vigueur éventuelle.

**Situations**  
Brochure envoyée franco  
PAGES rue de Rivoli, 53, PARIS

LE SUCRE EST  
DEMEURÉ UNE  
DENRÉE RARE

Pourquoi les Allemands ne nous fourniraient-ils point une partie des quantités qu'ils peuvent exporter, à valoir sur les indemnités de guerre ?

SUR 210 FABRIQUES EXISTANT EN FRANCE  
145 ONT ÉTÉ DÉTRUITES

On nous a rendu les orchestres, les courses, les petits gâteaux, se disent les amateurs de café qui boient la saccharine. Qu'on nous rende aussi le sucre ! Si, longtemps encore, nous ne devons avoir droit qu'àux 750 grammes mensuels, qu'on nous facilite au moins le moyen de nous les procurer !

On ne peut tout avoir, nous a déclaré une personnalité qui touche de près au syndicat des sucres. Nous ne pouvons, tout à la fois, sucrer notre café et manger de petits gâteaux. On donne du sucre aux pâtisseries, et, de ce fait, les ménagères n'en ont pas.

Nous avions, avant la guerre, 210 fabriques de sucre, 145 ont été détruites par les Allemands. Elles produisaient 500,000 tonnes environ, alors que la consommation de la France évoluait autour de 750,000 tonnes.

Les 65 fabriques qui restent ont fait, au prix de mille difficultés, environ 200,000 tonnes, c'est donc à l'importation qu'il a fallu demander les 250,000,000 de kilos qui nous faisaient défaut.

Mis en présence de cette situation, le gouvernement se chargea de réglementer la consommation du sucre et de pourvoir à nos besoins, réduits au minimum. En 1916, l'importa 583,000 tonnes ; en 1917, 577,000, et ce chiffre tomba à 203,000 tonnes en 1918. Le complément a été fourni par la saccharine.

L'année dernière, la récolte de la betterave ayant été nettement défectueuse, nos raffineries ne purent produire que 10,000 tonnes seulement, au lieu de 200,000. Nos colonies nous ont fourni 100,000 tonnes de sucre de canne ; le reste nous est venu de l'étranger, et, ici, la question du change vient s'ajouter aux difficultés qui résultent du manque de fret, de bateaux, de moyens de transport par terre et par mer.

Actuellement, toute la quantité de sucre produite l'année dernière est consommée. C'est seulement en octobre, novembre et décembre que nous pourrions avoir du sucre français, et, d'ici là, le gouvernement devra obtenir, par voie d'importation, les quantités indispensables.

On avait bien songé à demander à nos ennemis les 500,000 tonnes qu'ils nous ont condamnés à perdre chaque année, en ruinant nos raffineries du Nord, du Pas-de-Calais, de l'Aisne et de la Somme. C'était parfaitement logique et juste ; mais nos ennemis, depuis la guerre, ont restreint leur production. Ils n'ont fabriqué que 1,300,000 à 1,400,000 tonnes, contre 2 millions 500,000 environ avant la guerre. Ce sucre, ils l'ont d'ailleurs consommé au fur et à mesure, et ils ne peuvent nous en fournir en ce moment, ou, tout au moins, ils se refusent à nous en donner parce que c'est un des rares aliments qui leur restent.

Seule, l'importation par le gouvernement peut donc nous tirer d'affaire pour l'instant. Je sais qu'il a fait des achats, sans doute d'accord avec le gouvernement anglais, qui avait absorbé toutes les quantités disponibles produites à Java et à Cuba, mais il y a la préoccupation du change qui pèse sur tous nos marchés avec l'extérieur.

Ce qu'il faut, pour l'avenir, c'est remettre en état notre industrie sucrière ; mais, en attendant, ne peut-on imposer aux Allemands qu'ils nous fournissent nos fournitures ? Leurs cultures, leurs raffineries sont intactes. Ils avaient, avant la guerre, 1 million de tonnes à exporter. Il faut qu'ils nous en livrent la moitié, à valoir sur les indemnités qu'ils nous doivent. Il en serait alors pour le sucre comme pour le charbon, et pour des raisons identiques.

Le syndicat des fabricants de France ne verrait pas d'inconvénient à ce que les quantités qui nous manquent nous viennent tout droit d'Allemagne, au lieu de traverser les mers. — ROGER VALBELLE.

## Le pourvoi de Pierre Lenoir

On sait que Pierre Lenoir a signé son pourvoi en revision. C'est probablement aujourd'hui que le capitaine Thibaut transmettra son dossier au conseil de revision.

## CHARGEURS D'EXTRÊME-ORIENT

Cette société procède à l'émission de 40,000 obligations de 500 francs 0/0 nées de tous impôts présents ou futurs.

Ces obligations sont émises au prix de 490 francs, jouissance du 15 mai 1919. Les demandes sont reçues à la Société Générale et à la Banque Nationale de Crédit.

La notice exigée par la loi a été publiée au Bulletin des Annonces Légales obligatoires à la charge des sociétés financières du 12 mai 1919. Les formalités exigées par la loi du 31 mai 1916 ont été remplies.

## LE "MYSTÈRE" DE GAMBAS, VERNUILLET ET AUTRES LIEUX



DES FOUILLES DANS LA CAVE, A LA VILLA DE VERNUILLET  
Au premier plan, à gauche : M. Philippin, secrétaire général du parquet de la Seine, puis le docteur Paul, médecin légiste.

L'INVENTION  
DE LA SOIE  
ARTIFICIELLE

Le comte Hilaire de Chardonnet, qui vient d'être élu à l'Académie des Sciences, nous conte ce que fut son existence, consacrée aux sciences pures et appliquées.

COMMENT LE COTON-POUDRE PEUT ÊTRE  
TRANSFORMÉ EN SOIE TÊNEUE ET BELLE

Nous avons annoncé, hier, l'élection du comte Hilaire de Chardonnet à l'Académie des Sciences (section des sciences appliquées à l'industrie).

L'éminent chimiste porte allègrement sa quatre-vingtième année, et même encore de front ses recherches de laboratoire et ses installations industrielles. Il nous accueille en souriant, non sans une malice. — Je suis agréablement surpris, nous dit-il, de devenir, à mon âge, un sujet d'actualité.

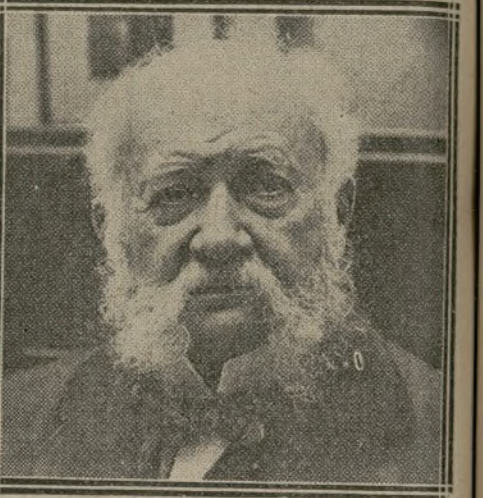
Mon élection à l'Académie des Sciences m'a comblé de joie. Je suis le quatrième candidat admis à l'Institut dans la catégorie des sciences appliquées, fondée pour engager les savants à publier leurs recherches, en vue de la diffusion des découvertes utiles au progrès industriel.

## La carrière d'un savant

Nous demandons au comte de Chardonnet quelques précisions sur sa longue carrière et les travaux qui l'ont si bien remplie.

Les savants, comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire. Mes travaux furent toute ma vie.

J'ai contribué à l'étude du téléphone, des rayons ultra-violets, de la verrerie



LE COMTE DE CHARDONNET

d'optique, des lois spectrales de la réflexion, de la photographie dans l'obscurité, des organes visuels chez l'homme et les vertébrés, de la spectroscopie aux grandes hauteurs, du calcul des distances parcoures en ballon, des moteurs, de l'automobile, etc., etc. ; mais l'œuvre de ma vie fut l'invention et la mise au point de la fabrication de la soie artificielle.

## Modes féminines et pyrotechnie

J'espère ne pas trop effrayer vos charmantes lectrices en leur apprenant que la soie transsudée des suies cuites de chatoysantes robes de bal qui les parent est composée des mêmes substances qui entrent dans la fabrication des poudres de guerre modernes.

La soie de Chardonnet n'est autre chose que du coton-poudre, dissous dans un mélange d'alcool et d'éther, filtré, et filé au moyen de presses hydrauliques, en des tubes capillaires très fins.

Une série de préparations chimiques donnent à la soie artificielle, rendue combustible, la solidité des suies cuites de Chine et du Japon, et une transparence telle que la lumière jaune, au travers des fils, comme dans un diamant.

Il m'a fallu plus de trente années pour arriver à faire une soie, plus belle que la soie animale, de la nitrocellulose, et pour en rendre la fabrication simple, économique et sans danger.

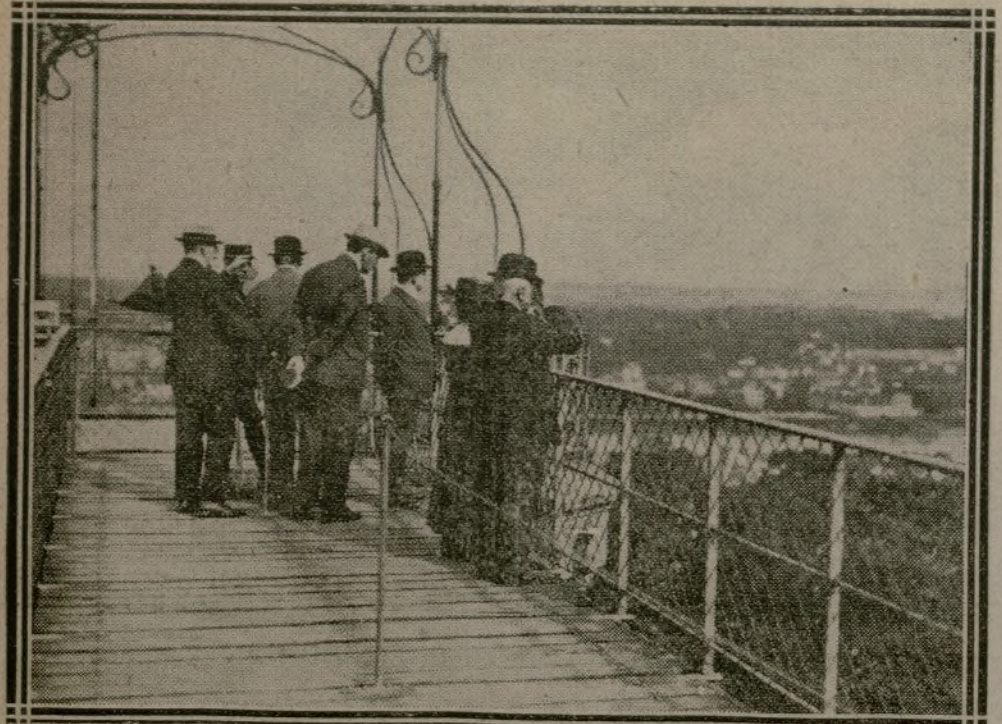
Au cours de mes recherches, j'ai pu perfectionner les méthodes de préparation et d'analyses optiques des pyroxylines, qui ont rendu de précieux services à la fabrication des poudres de guerre.

C'est ainsi que je reçus la croix de la Légion d'honneur, au titre du ministère de la Guerre, ce qui est assez paradoxal pour un savant, inventeur de soie artificielle.

Aujourd'hui, la soie artificielle fait circuler les millions par centaines, et gagne largement la vie de milliers d'ouvriers. On la fabrique, par tonnes, à Besançon, à Spreitenbach (Suisse), à Tubize et Ouhour (Belgique), à Padoue (Italie), à Sarvar (Hongrie), à Karkles (Angleterre), et de nouvelles usines sont à la veille de s'ouvrir en Amérique, en France et en Italie.

Nous félicitons le comte Hilaire de Chardonnet, savant français qui a prouvé que la science française n'est point, comme on la prétend, une spéculation intellectuelle pure, sans réalisations positives. — MARCEL PAYS.

## LES ALLEMANDS DE VERSAILLES EN EXCURSION A ST-GERMAIN



ILS ADMIRENT LE PANORAMA « DESTINE » AUX AUTRICHIENS  
Hier, MM. Leinert, Schücking et Druker sont venus de Versailles à Saint-Germain. Les voici sur la terrasse.



LES CONTES D'EXCELSIOR

## LA REPRISE

PAR ADRIEN VÉLY

Un jour, la délicieuse Charlequine s'aperçut qu'il n'était peut-être pas suffisant d'être jolie, gracieuse, élégante et d'avoir de bonnes manières. Certaines lacunes dans son instruction, qui, pendant longtemps, lui avaient paru négligeables, lui étaient devenues peu à peu pénibles à supporter. A mesure qu'elle s'affinait, elle se rendait compte qu'il lui manquait pas mal de connaissances élémentaires pour se trouver complètement au niveau des milieux où elle se trouvait. Elle avait acquis l'accès. Ces réflexions eurent pour résultat de lui faire comprendre l'intérêt qu'il y aurait pour elle à s'attacher un professeur qui lui enseignerait tout ce qu'elle ne savait pas encore. Et, sur des recommandations sérieuses, elle engagea M. Bosselon.

M. Bosselon venait donc deux fois par semaine chez Charlequine, pour lui apprendre la littérature, et, par la même occasion, un peu d'orthographe. M. Bosselon était un excellent professeur ; mais Charlequine était une élève assez médiocre. M. Bosselon avait beau s'ingénier à lui expliquer, à lui commenter, à lui démontrer les principes et les règles de la grammaire et de la syntaxe, il avait beau déployer pour elle toutes les ressources de la dialectique et de la persuasion, en appeler à son intelligence et à son amour-propre, il ne rencontrait chez elle qu'inattention, distraction. Les remontrances, la sévérité n'avaient pas plus de prise sur la jeune femme. Quand M. Bosselon, à bout d'arguments, lui faisait les reproches les plus amers, les plus violents, les beaux yeux de Charlequine se remplissaient de larmes. Et M. Bosselon, désarmé, s'arrêtait, en levant les bras au ciel :

— Mais, enfin, vous n'êtes pas bête !... Vous êtes intelligente !... Vous êtes même très intelligente !...

Il est très vrai que Charlequine n'était pas bête, qu'elle était intelligente, très intelligente. Il faut même ajouter qu'elle était consciencieuse et toute possédée du désir de s'instruire, de se perfectionner. Alors, pourquoi cette inattention, ces distractions pendant les leçons que lui donnait le professeur ? Pourquoi ? Uniquement parce que Charlequine était trop bonne.

Elle s'était aperçue, dès le premier jour, que M. Bosselon n'était pas fortuné. Ses habits, d'une propreté irréprochable, étaient décolorés, élimés par un trop long usage. Elle avait même remarqué que jamais, l'appartement n'était chauffé à l'excès, il ne quittait son pardessus. Et elle avait conclu qu'il n'avait, sans doute, aucun moyen de se chauffer. Elle en avait eu un peu de peine, car M. Bosselon ne semblait pas s'en soucier. A chaque nouvelle leçon, la poche était dans la même état. A vrai dire, chaque fois, elle s'entre-bâillait un peu plus. Assurément, si M. Bosselon ne la faisait pas réparer, c'est qu'il était trop pauvre pour avoir une bonne ou pour engager une dépense, si minime qu'elle pût être, chez un ravisseur.

Et, pendant toute la durée de chaque leçon, l'exquis et pitoyable Charlequine ne pouvait détacher ses yeux de la poche décolorée du pardessus de M. Bosselon. Elle ne pensait qu'à cela, pendant que le professeur s'essayait à lui faire entendre les rudiments de la langue française. Plusieurs fois, elle avait pensé à lui faire discrètement un petit cadeau d'argent, mais elle pressentait chez M. Bosselon une irréductible dignité. Et puis, le moyen d'offrir une aide quelconque à un homme qui l'admonestait si durement ? Jamais elle n'oserait. Mais, c'était plus fort qu'elle, elle était obsédée par la déchirure, elle ne pouvait pas penser à autre chose. Elle ne faisait aucun progrès. Et elle continuait à être régulièrement traitée comme une mauvaise élève.

Un jour, à la grande surprise de Charlequine, M. Bosselon parut sans son pardessus. Il portait un veston trop long, trop large, déjà usagé, un cadeau, à n'en pas douter, un cadeau pour lequel elle avait dû dépenser des sommes considérables. Charlequine prétextait un livre oublié à prendre dans sa bibliothèque, et courut à l'antichambre. Le pardessus de M. Bosselon, avec sa poche de plus en plus déchirée, était pendu au porte-manteau. Charlequine eut un sourire radieux et appela sa femme de chambre :

— Vous allez tout de suite faire une bonne et solide reprise à la poche du pardessus de M. Bosselon. Il faut que ce soit très bien exécuté, et, en même temps, très vite, avant que la leçon soit terminée. Vous comprenez, je ne veux pas que M. Bosselon s'aperçoive de rien.

Et elle entra dans le salon, tenant à la main le livre soi-disant oublié. La vérité me force à déclarer que jamais élève ne fut plus détestable que Charlequine, ce jour-là, et pourtant elle semblait avoir déjà dépassé les limites permises à cet égard. Comment aurait-elle pu entendre M. Bosselon, comment aurait-elle pu l'écouter même, alors que toute son attention était anxieusement tendue, concentrée ailleurs, sur la reprise à laquelle la femme de chambre était en train de mettre la main ? Cette reprise serait-elle achevée avant la fin de la leçon ? Pourvu que M. Bosselon donnât son heure complète ! Pourvu qu'il ne se doutât point du petit stratagème ! C'est alors qu'il se remetta en colère, et comment ! Charlequine en mourrait de honte.

M. Bosselon se leva, après avoir une fois de plus déploré l'inertie de son élève, et il passa dans l'antichambre, suivi de Charlequine. Celle-ci vit tout de suite que le pardessus était pendu à sa place, et réparé. M. Bosselon l'endossa et prit congé.

A partir de ce jour-là, Charlequine fut transformée. Elle profita à merveille de l'enseignement qui lui était donné ; et elle fit, en très peu de temps, des progrès aussi brillants qu'insoupçonnés. M. Bosselon n'y comprit rien :

— Mais, enfin, mademoiselle, disait-il à Charlequine, comment se fait-il que vous soyez devenue subitement attentive et laborieuse ? Vous avez donc fini par vous rendre à mes obligations ? Mais, c'est égal, que de temps perdu !

— Maintenant, c'est réparé, répondit Charlequine, avec un bon et malicieux sourire.

Charlequine ne sut jamais si M. Bosselon s'était ou non rendu compte de la réparation qui avait tout réparé, ni si, dans l'affirmative, il avait jamais pu découvrir chez qui et par qui elle avait été exécutée. Mais, un jour, elle dit à son professeur :

— La langue française a de bien curieuses anomalies. Pourquoi dit-on, d'une reprise que l'on est bien heureux de trouver faite, que c'est une reprise perdue ?

Adrien VÉLY.

LE "TIP" remplace le Bourre  
22, rue Rambuteau et 106, rue St-Lazare (22, 45 et 172 k.)

SAISON  
du 15 mai à 15 octobre  
HOTELS : ROYAL, SPLENDIDE, ERMITAGE

5 HEURES DU MATIN

## DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

## L'ALLEMAGNE ET LA PAIX

SAUF LES SOCIALISTES INDÉPENDANTS  
TOUS LES PARTIS ALLEMANDS REPOUSSENT  
LE TRAITÉ DES PRÉLIMINAIRES

Certains menacent, si ce traité est signé, de retirer leurs représentants du cabinet.

## Une note du comte Brockdorff-Rantzau sur la charte internationale du travail.

Les nombreuses dépêches qui, par Berne ou Zurich, nous arrivent d'Allemagne ne contiennent qu'extraits de protestations ou récits de manifestations contre le traité de paix. Tous les partis, à l'exception d'un seul, celui des socialistes indépendants, se dressent contre les conditions imposées par les Alliés et proclament, par la voie de leurs journaux, qu'il vaut mieux refuser de signer.

Les socialistes indépendants, par contre, tout en faisant une vive critique du traité, sont d'avis qu'il vaut mieux l'accepter. Et, à côté d'eux, Maximilien Harden, le fongueux polémiste, conseille une tentative d'arrangement ; il ne craint pas d'ailleurs de faire allusion aux conditions de paix qu'aurait connues l'Entente si elle avait été vaincue, et il invoque un puissant témoignage : le mémoire de M. Erzberger de 1914.

Voilà pour l'opinion publique. Si l'on cherche, à travers les multiples déclarations officielles ou officieuses du gouvernement allemand et le discours prononcé par M. Scheidemann devant l'Assemblée nationale, les intentions du cabinet de Weimar, on y relève la volonté absolue de négocier. « La paix, dit notamment M. Scheidemann, telle qu'elle nous est proposée serait pour l'Allemagne un martyre », mais il proclame la « fidélité » germanique à un traité laissant au peuple allemand son « existence », qui constitue son « seul capital ».

Et des applaudissements ont salué ces paroles. Ce qui se passe à Versailles, au sein de la délégation allemande, est le fidèle reflet des intentions gouvernementales, à savoir qu'il faut tenter un suprême effort pour obtenir des adoucissements au traité. S'écarter, toutefois, au cabinet Scheidemann qui reviendra la responsabilité de la signature ? Il est possible que non. Le gouvernement allemand prend déjà les devants. Et, dans la menace de certains partis de retirer du cabinet ceux de leurs représentants qui sont ministres, il faut déjà voir les prodromes d'une crise ministérielle. — J. M.

## A l'Assemblée nationale

BERNE, 13 mai. — On mande de Berlin que la fin de la séance de l'Assemblée nationale a été occupée par des discours des députés Muller, Groeber, M. Bonshuch, Posadowsky, Haase, Dolna, qui, tous, ont protesté contre le traité. M. Oudine a terminé ses déclarations par ces mots : « Nous disons trois fois non ».

Le président Fehrenbach a clos la séance par un rappel de la formule « l'Allemagne au-dessus de tout », au milieu d'applaudissements, que les indépendants ont coupés de coups de sifflet.

Les contre-propositions allemandes seraient prêtes

BALE, 13 mai. — La Gazette de Voss écrit : Les contre-propositions allemandes sur les questions territoriales seront terminées aujourd'hui et transmises à Versailles.

## La note allemande sur la législation internationale du travail

Nous avons analysé, hier, la note du comte Brockdorff-Rantzau relative aux prisonniers de guerre, d'après une version anglaise. Voici le texte de la note concernant les intentions de la délégation allemande touchant la charte internationale du travail :

« Versailles, 10 mai. — Monsieur le Président,

« Nous référons aux articles 55 et 65 du projet relatif à la création d'une Société des Nations, que l'on nous a remis, nous avons l'honneur de vous soumettre un projet de charte internationale du travail. Le gouvernement allemand, de même que les gouvernements alliés et associés, considère qu'il faut traiter les questions ouvrières avec la plus grande attention.

« La paix et le progrès de l'humanité dépendent en grande partie des mesures prises dans cette question, et les nations doivent faire justice aux revendications pour la justice sociale. Ce que l'on a accordé dans le paragraphe 13 du projet de paix des gouvernements alliés et associés ne constitue qu'une partie de ces revendications. Pour que toute l'humanité y trouve des avantages pratiques, il faut que la proposition de la délégation allemande soit acceptée.

« Nous croyons nécessaire que tous les Etats signent notre convention, même s'ils ne font pas partie de la Société des Nations. « Pour permettre aux ouvriers, dans l'intérêt desquels les conditions ont été rédigées, de collaborer à la rédaction de ces dispositions, la délégation allemande croit nécessaire d'appeler à la Conférence de Versailles, pour délibérer au sujet des conditions internationales du travail, des représentants des organisations syndicales de tous les pays participant au traité.

« La délégation allemande croit qu'il serait bon que cette délibération eût pour bases les décisions de la Conférence internationale des syndicats de Berne du 5 au 9 février 1919 et le programme de la législation du travail à la Conférence de paix de Paris.

« A la demande des syndicats allemands, nous joignons le texte de ces résolutions, qui ont été adoptées par les représentants des organisations syndicales de Bohême, de Bulgarie, de Danemark, d'Allemagne, d'Angleterre, de France, de Grèce, etc. »

## Encore une note venant de Versailles

VERSAILLES, 13 mai. — Le comte Brockdorff-Rantzau a remis, ce soir, la note qu'il avait préparée pour M. Clemenceau.

## L'examen du traité de paix par la Chambre

Le groupe de l'entente républicaine démocratique, que préside M. François Arago,

s'est prononcé, hier, à l'unanimité, pour la nomination d'une commission spéciale pour l'examen des préliminaires de paix. A la majorité, il a émis l'avis que cette commission devrait être nommée par les groupes.

## "Rapportez-nous une bonne paix!"

BALE, 13 mai. — On mande de Vienne : La délégation de la paix de l'Autriche-Hongrie, sous la direction de M. Renner, est partie hier soir.

Tous les secrétaires et sous-secrétaires d'Etat étaient à la gare. Au moment du départ, on remarquait la présence de M. A. L. chef de la mission française, ainsi que les membres des autres missions étrangères.

Le train est parti au milieu des cris : « Rapportez-nous une bonne paix ! »

## Réorganisation des services techniques de l'artillerie

Le Conseil des ministres, sur la proposition de M. Loucheur, ministre de la Reconstitution industrielle, en accord avec le ministre de la Guerre, a décidé le dépôt d'un projet de loi relatif à la réorganisation des services techniques de l'artillerie et à la création de corps d'ingénieurs et d'agents techniques militaires d'artillerie.

## La France au Maroc et l'Angleterre en Egypte

Les Etats-Unis viennent de reconnaître officiellement l'établissement du protectorat britannique sur l'Egypte. Par application de l'accord franco-anglais du 8 avril 1904, la France avait reconnu au mois de décembre 1914, l'établissement du protectorat de la Grande-Bretagne sur l'Egypte, en même temps que la Grande-Bretagne reconnaissait l'établissement du protectorat de la France sur le Maroc. Cette double reconnaissance ne mettait pas fin ipso facto au régime des capitulations au Maroc et en Egypte, mais elle faisait prévoir la suppression de ce régime dans les deux pays, désormais dotés de tribunaux européens. Des négociations sont en cours entre les gouvernements britannique et français en vue de cette suppression et de la détermination du nouveau régime auquel doivent être soumis les Anglais au Maroc et les Français en Egypte.

## L'affaire Caillaux

M. Joseph Caillaux a été interrogé hier par M. Eugène Pères, président de la commission de la Haute Cour. Il s'est expliqué sur les documents trouvés dans le coffre-fort de Florence.

On annonce que l'instruction de l'affaire Caillaux à la Haute Cour vient de donner lieu à une nouvelle information ouverte par le 3<sup>e</sup> conseil de guerre en vertu de la loi de 1886 sur l'espionnage. A en croire certaines indiscretions, la justice militaire aurait à rechercher par qui M. Caillaux aurait eu communication, en son entier, du carnet de M. Marini, dont il n'eût dû connaître que la partie le concernant — et aussi peut-être de certains autres documents.

C'est ainsi que serait dirigée contre X... l'inculpation de communication de documents pouvant intéresser la défense nationale ou la sûreté extérieure de l'Etat visée par la loi du 18 avril 1886 sur l'espionnage. C'est l'auteur de cette indiscretion que rechercherait le capitaine Bouchardon.

## La fête de Jeanne d'Arc et de la Victoire

Après entente avec la préfecture de police, le parcours de la manifestation qui aura lieu dimanche prochain en l'honneur de Jeanne d'Arc et de la Victoire a été établi comme suit :

Formation du cortège à partir de 2 heures, boulevard Malesherbes, à partir de la rue de Lisbonne jusqu'à Villiers et au delà. Départ à 2 h. 20.

Boulevard Malesherbes, place de la Madeleine, boulevard de la Madeleine, boulevard des Capucines, place de l'Opéra (un autel de la Victoire sera élevé sur le grand refuge de la place de l'Opéra, avenue de l'Opéra, rue des Pyramides, rue Saint-Honoré, rue Saint-Roch, rue de Rivoli, Dislocation au Palais-Royal.

## L'affaire Landru

Lasse des recherches infructueuses de Gambais, la justice s'est transportée hier à Vernouillet, afin de procéder à une exploration minutieuse des coins et recoins de la villa « The Lodge », louée par Landru, en 1914, au nom de Mme Vve Cuchet.

A 13 heures, arrivent MM. Pichon, commissaire divisionnaire, chef de la première brigade mobile ; Dautel, commissaire de police ; Belin, Brandenberger, Rabier, inspecteurs de la première brigade, et Humbert, de la brigade mobile de Lyon ; quelques instants après, des voitures amènent M. Bonin, juge d'instruction chargé de l'affaire ; Philippin, substitut du procureur de la République ; le docteur Paul, médecin légiste ; Roux, procureur de la République de Versailles, et Lacomblez, juge d'instruction ; Beyl, et le personnel de l'identité judiciaire.

L'opération commence. On fouille la villa : rez-de-chaussée, premier étage et, au-dessus, la chambre de bonne et le grenier. On fouille une mansarde inhabitée située derrière la villa et sous laquelle se trouve une cave qu'on visite également. On fouille le jardin. Dans la cave, seulement, on fait une trouvaille : des ossements et des débris d'étoffe qui vont être examinés par le docteur Paul.

M. Lacomblez a reçu la déposition d'une ancienne bouchère du pays, qui aurait vu Landru arriver en camionnette et descendre une caisse volumineuse.

## EN HOLLANDE

LES PAYS-BAS N'ONT  
NULLEMENT DÉCIDÉ DE  
LIVRER GUILLAUME II

C'est une question qui, pour le moment, ne regarde que l'Entente et l'Allemagne.

LA HAYE, 13 mai. — La nouvelle de Londres, selon laquelle le gouvernement hollandais aurait décidé de livrer l'ex-empereur, est officiellement démentie.

On déclare que l'extradition du kaiser ne concerne pour le moment que l'Allemagne et l'Entente ; le gouvernement hollandais n'y a actuellement rien à voir.

## La translation des cendres de miss Cavell

BRUXELLES, 13 mai. — La translation dans sa patrie, des restes de miss Cavell a donné lieu à une grande manifestation patriotique. Au tir national, où le cercueil était exposé, ce fut un délire ininterrompu de personnalités venant rendre un suprême adieu à l'héroïne.

12 h. 10, le train est parti pour Ostende.

## La politique financière devant le Sénat

Le Sénat a repris hier ses travaux. Après avoir adopté, en première délibération, la proposition de M. Ourinac, qui tend à laisser en leur état actuel un certain nombre de ruines des régions dévastées, et voté, sur le rapport de M. Paul Strauss, un projet modifiant la loi de 1907 sur les Conseils de prud'hommes, le Sénat a repris hier la discussion des interpellations de MM. Perchet et Martinet sur la politique financière du gouvernement.

M. Gaudin de Villaine fit, à ce sujet, le procès de la haute banque cosmopolite, qu'il accuse d'avoir fondé la révolution russe et amené le bolchevisme. M. Fiaissier, sénateur socialiste des Bouches-du-Rhône, fit, de son côté, le procès du régime capitaliste, et demanda l'application de la doctrine collectiviste d'où dépendent, selon lui, le bonheur collectif de l'humanité et le bonheur individuel de tous les hommes.

## La réforme électorale au Sénat

Deux groupes du Sénat, l'Union républicaine et la gauche démocratique, se sont réunis, hier, pour examiner le projet de réforme électorale voté par la Chambre. Le premier a décidé de s'entendre avec la gauche démocratique pour la nomination de la commission qui sera chargée d'examiner le projet.

De son côté, la gauche démocratique — à la réunion de laquelle assistaient une cinquantaine de sénateurs — a repoussé le maintien du scrutin d'arrondissement, ainsi que l'établissement du scrutin de liste avec un seul tour de scrutin.

Le groupe s'est prononcé, par contre, pour une réforme électorale sur la base du scrutin de liste départemental avec système majoritaire et, s'il y a lieu, second tour de scrutin.

Ajoutons que la commission sera nommée demain jeudi.

## Deux nouvelles "journées" seraient organisées

La commission d'assurance et de prévoyance sociales a donné, hier, un avis favorable à l'organisation d'une journée en faveur des régions libérées, dont elle propose la fixation au 14 juillet, et d'une journée des mères de familles nombreuses, qui aurait lieu le 15 août.

## 7.800.000 francs dissimulés au fisc

Sur mandat de M. Laugier, juge d'instruction, M. Pachot, commissaire aux délégations judiciaires, a procédé, hier, à des perquisitions : 5, rue Laflitte, au siège de la Société Ceitose de transports de vins ; chez M. Duplessis, agent d'affaires, rue de Monceau, et chez deux experts suspects d'avoir établi une fausse comptabilité à l'usage du fisc.

MM. Félix et Baquès, directeurs de la Ceitose, avaient cédé à M. Duplessis, moyennant 1.200.000 francs, leur fonds, d'une valeur de 9 millions. Pour soustraire la différence au fisc, ils avaient imaginé de créer pour 7.800.000 de parts de fondateurs et de les attribuer, moyennant finances, à leurs clients. Hâtons-nous d'ajouter que, grâce à leurs bénéfices énormes, ceux-ci récupéraient amplement ce qu'ils versaient pour ces parts.

## NOUVELLES BRÈVES

— Le Journal officiel publie aujourd'hui un décret portant abrogation de celui du 24 septembre 1917, qui avait réorganisé la conférence d'Alsace et Lorraine.

— Le ministre du Mexique à Paris, M. Alberto J. Pani, a présenté, hier, à M. Poincaré, ses lettres de créance.

— Mme Raymond Poincaré a fait une longue visite, hier matin, au dispensaire créé par la Croix-Rouge américaine dans le dix-neuvième arrondissement, et remis par elle à la municipalité.

— Le bureau de la Chambre a décidé de proposer à l'Assemblée une motion tendant à ériger les bustes de Jean Jaurès et d'Albert de Mun dans une des salles intérieures du Palais-Bourbon.

— La commission du budget a donné hier un avis favorable à la proposition de M. Amiard qui prévoit la création du chèque postal au porteur.

— M. Henry Simon, ministre des Colonies, représentera le gouvernement à l'inauguration de la Foire de Bordeaux.

— Le Journal Bonsoir a été saisi hier.

— Un violent incendie a détruit, à Bacalan, près Bordeaux, des entrepôts de nitrates. Les dégâts dépassent 3 millions.

— Un coup de grison s'est produit dans le charbonnage d'Hyon-Glisy, près de Mons. Il y a eu deux morts et quarante blessés.

1914 MÉMOIRES DE GUERRE INÉDITS  
du MARÉCHAL FRENCH

Copyright by « Excelsior » (France), « Daily Telegraph » (England) and « New-York Herald » (United States of America) 1919.

## CHAPITRE VI

## LA BATAILLE DE LA MARNE

(Suite)

On a raconté que, le 8 septembre, j'avais fait appel au concours du général Maunoury pour forcer le passage de la rivière et que, pour cette raison, le 8<sup>e</sup> D. I. avait été immobilisé.

Je n'ai qu'une chose à répondre : jamais une telle demande n'a été faite ni par moi, ni par personne de mon état-major, ni par aucun autre commandant de grande unité avec mon assentiment. Pendant toute la bataille, j'ai compris que mon rôle consistait à donner, le mieux et le plus efficacement que je pourrais, toute mon aide à la VI<sup>e</sup> armée, car je ne me dissimulais pas combien sa tâche rencontrait de plus grandes difficultés. D'autre part, mon journal porte qu'à la date du 9 je reçus deux messages urgents de Maunoury, me priant de détourner la pression qu'exerçait sur lui le III<sup>e</sup> C. A. allemand, et je crois que l'action de l'armée britannique, ce jour-là, eut pleinement cet effet.

L'après-midi, à Nogent, je passai la Marne à cheval et rencontrai plusieurs unités du I<sup>er</sup> C. A. en train de marcher sur les hauteurs de la rive nord. Je fus très vivement impressionné par l'aspect général et l'attitude des troupes. Elles étaient pleines d'ardeur et combattaient avec enthousiasme. En elles apparaissait cet air guerrier que tous nous connaissons bien ; mais on sentait, à circuler parmi elles, qu'étaient des troupes que rien ne pourrait arrêter, qui ne demandaient qu'à aller de l'avant, et qui marchaient comme enveloppées d'un nuage de confiance et de victoire.

## Une brigade exténuée

Certes, elles étaient fatiguées ; mais je n'ai compris le degré de leur lassitude que lorsque je vis la 5<sup>e</sup> brigade de cavalerie (Scots Greys, 12<sup>e</sup> lanciers, 20<sup>e</sup> hussards). Toute la brigade avait mis pied à terre, sur la hauteur, derrière des bois. Et là, tout le monde, sauf quelques hommes qui tenaient les chevaux, couchés sur le sol, dormait d'un profond sommeil.

Accompagné du brigadier-général Chetwode, je passai au milieu de ces masses endormies, mon cheval zigzaguant parmi tous ces corps qui jonchaient le sol. C'est à peine s'ils bougeaient à mon passage.

Je désirai leur dire quelques mots. A la demande du général s'il devait les faire mettre au garde à vous :

— Non, répondis-je, laissez-les reposer. J'ajoutai que je parlais pour ceux qui, par hasard, seraient réveillés et point trop épuisés pour pouvoir m'écouter. Je les remerciai, eux tous qui étaient couchés devant moi, je les remerciai pour ce qu'ils avaient fait. Je leur parlai de la situation et leur dis notre espérance d'une victoire complète. Quelques hommes essayèrent de se lever ; d'autres, éveillés à demi, dressés sur leurs coudes, m'écoutaient pesamment. J'avais peine à réaliser qu'ils entendissent un seul mot de ce que je leur disais. C'était le régiment des Scots Greys, commandé par le lieutenant-colonel Bulkeley Johnson, qui, par la suite, se fit si bravement tuer sur l'Ancre, à la tête de sa brigade. Bulkeley me dit plus tard que tout ce que je dis aux troupes ce jour-là fut publié ensuite dans les journaux locaux de l'Ecosse tout entière.

Après avoir quitté les Greys, j'allai voir les deux autres régiments de la brigade, et, partout, je retrouvai des scènes analogues.

## Bonnes nouvelles

Quand je revins à mon Q. G., j'y trouvai de bonnes nouvelles. La V<sup>e</sup> armée française, à ma droite, avait passé la rivière et maintenait une liaison étroite avec nous.

La VI<sup>e</sup> armée, après de sanglants combats, s'était rendue maîtresse des ponts de l'Oureq, en aval. L'ennemi ne s'appuyait plus à la rivière que par son flanc nord, dans le but, semblait-il, de couvrir sa retraite.

Bref, depuis midi, la résistance des Allemands avait fléchi, et à la nuit tombante, ils étaient en pleine retraite.

Pendant la journée, nous fîmes de nombreux prisonniers et primes beaucoup de matériel de guerre. A la nuit, notre position passait en gros par La Ferté-Bézu-Domptin, la cavalerie très en avant de la ligne.

Dans mes rapports du 17 septembre 1914, j'émettais l'opinion que la bataille de la Marne était gagnée le 10 septembre au soir, et je ne vois, maintenant, aucune raison pour modifier ma manière de penser.

Pendant la nuit, l'armée britannique atteignit la ligne La Ferté-Milon-Neuilly-Saint-Front-Rocourt.

## Nombreux combats d'arrière-garde

La VI<sup>e</sup> armée avait pivoté sur sa droite pour porter à notre alignement ; la V<sup>e</sup> armée, à droite, était presque à notre hauteur. L'ennemi était en pleine retraite au nord et au nord-est. Pendant la journée, la cavalerie, les 1<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> C. A. avaient engagé de nombreux combats avec les arrière-gardes ennemies et fait des prisonniers en grand nombre. Allenby, à son ordinaire, avait vigoureusement et habilement mené sa cavalerie. A gauche, des détachements des 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> brigades, aux ordres du général Gough, n'avaient pas montré moins d'énergie. La construction, par le général III<sup>e</sup> C. A., du pont sur la Marne, à La Ferté-Sous-Jouarre, constituait de fort belle besogne. Nos pertes étaient sévères, mais, étant données les résultats obtenus, elles n'avaient rien d'excessif.

Le 10 septembre, j'eus l'occasion de visiter quelques trains sanitaires. Bien que nous n'eussions pas encore eu le temps de pleinement développer le système d'évacuation des blessés, j'estime que l'on ne pouvait alors faire mieux, avec les moyens dont on disposait.

On a beaucoup écrit sur cette grande bataille et, au siècle prochain, sans nul doute, on discutera à l'infini sur les opérations et leurs résultats.

Au moment où s'ouvrit la bataille, au matin du 6 septembre, les Alliés renoncèrent à la mise en défense de la ligne de la Seine. La V<sup>e</sup> armée et l'armée britannique étaient déjà repoussées sur cette ligne, en exécution du plan général, et les divers échelons d'arrière, unités de transports, etc., demeurèrent au sud de la Seine.

## 7 jours de bataille

Du 6 au 12 septembre, l'armée allemande fut refoulée pièce-méle de la Seine sur la Marne, sur une profondeur de 115 kilomètres et sur une ligne s'étendant de Paris à Verdun. Les pertes en officiers, hommes, prisonniers, canons, mitrailleuses, matériel de guerre étaient immenses. Des combats très violents furent livrés tout le long de la ligne.

On a émis bien des opinions touchant la base initiale sur quoi les Allemands ont

appuyé le schéma stratégique de leur invasion en France. Je ne veux pas les discuter ici, ni épiloguer sur les desseins du grand état-major, quand il entama cette gigantesque entreprise. Quelle qu'elle ait été, à l'origine, sa conception, je prétends que sa réalisation s'est évanouie à jamais le jour de la bataille de la Marne.

Bataille splendide, d'ailleurs, par l'attitude des armées alliées au combat, par l'habile concours que tous les corps, que toutes les armées se prêtèrent réciproquement. Ce sont les Allemands eux-mêmes qui, de leur plein gré, ont détruit les plus grandes chances qu'ils aient jamais eues de remporter une victoire décisive.

Nous avons vu que, jusqu'au matin du 6 septembre, Joffre et moi étions si sûrs que la poussée allemande continuait à fond qu'un mouvement de l'armée britannique, presque complètement face à l'est, fut décidé et en partie exécuté.

## Les causes de la retraite



LES COURS

— S. M. le roi d'Italie s'est rendu, avant-hier, à Santa Margherita (Ligurie), où résident LL. AA. II. le grand-duc Nicolas et la grande-duchesse Anastasie de Russie. La grande-duchesse Anastasie est la sœur de S. M. le roi d'Italie.

— Lady Medina, fille de S. A. I. le grand-duc Michel de Russie et de la comtesse Torby, vient de donner le jour à un fils, à Londres. Lady Medina épouse l'an dernier lord Medina, fils aîné du marquis de Milford Haven — autrefois prince Louis de Battenberg.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Quinones de Leon, ambassadeur d'Espagne, a offert, lundi, en son hôtel de l'avenue Marceau, un déjeuner en l'honneur des organisateurs de la « Semaine espagnole ».

Parmi les invités : M. Stephen Piehon, M. Lafferre, M. Hanotaux, M. Chassagnon-Guyon, M. Arthur Meyer, M. Alfred Capus, M. Lucien Poincaré, M. Imbart de La Tour, M. Widor, M. William Martin, M. Georges Mandel, M. Coville, M. Farnachon, docteur Cortez, docteur Gomez Oceana, M. Odon de Buen, M. Torres Quevedo, etc.

CERCLES

— Le vernissage de l'exposition de la Société Artistique des Amateurs, dont la présidente d'honneur est Mme la duchesse d'Essex, aura lieu le samedi 17 mai, de 2 heures à 6 heures, 19, rue Cammartin.

C'est la onzième manifestation de ce genre, et la première depuis la guerre, organisée par cette société si vivante, et dont les Salons sont toujours si appréciés.

Cette exposition durera jusqu'au 7 juin inclus, et le produit en sera entièrement réservé aux régions libérées.

— Au ballottage du Nouveau Cercle, ont été reçus à titre permanent :

Le comte Jacques de Poret : parrains, le duc de Donauville et M. Charles de Parseval ; le baron de Traversay : parrains, M. Charles de Parseval et le comte de Lesters de Beauvais ; M. Pierre Dufour d'Astafort, capitaine au 27 dragons : parrains, le comte de Lesters de Beauvais et M. Charles de Parseval ; le comte de Panvignon de Marzat : parrains, le comte de Rambures et M. Charles de Parseval ; le comte de Montagnon, lieutenant aviateur : parrains, le marquis de Montgon et M. Tassin de Montaigne ; M. André Vaisse : parrains, M. Henry Vaisse et le vicomte d'Avenel.

INFORMATIONS

— Un dîner a été donné, dimanche, par le général et Mme Taufflieb. Parmi les convives : S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis et Mme Wallace, l'ambassadeur de France et Mme Jusserand, le général et Mme Pau, le général et Mme Pélou, Mme Waddington, M. et Mme Gervex, comte de Darfort, M. André de Fouchères, M. H. Cachard, etc., etc.

— M. et Mme Barthou, venant de Tanger en automobile, sont arrivés dimanche à Rabat, qu'ils ont quitté hier pour se rendre à Algésiras.

— M. et Mme R. Lansing sont en ce moment, à Londres, les hôtes de S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis et de Mme Davis.

— La duchesse de Devonshire, ainsi que lord Hartington et lady Dorothy Cavendish se sont embarqués, samedi, à Southampton, à bord de l'Olympic, pour se rendre au Canada.

NAISSANCES

— La baronne Jean de Regnaud de Belles-cie a mis au monde un fils : Armand.

— La marquise de La Bourdonnaye a donné le jour à un fils : Arthur.

— La comtesse Xavier d'Hérouville a mis au monde un fils : Jacques.

FIANCEILLES

— On annonce les fiançailles du vicomte Henri de Masenod, lieutenant de réserve, décoré de la croix de guerre, fils du vicomte A. de Masenod et de la vicomtesse, née de Vienne, avec Mlle Jeanne de Pas, fille et belle-fille du comte de Pas et de la comtesse, née Rainvillers.

— Nous apprenons les fiançailles du vicomte de Parceau du Plessis, enseigne de vaisseau de 1<sup>re</sup> classe, décoré de la croix de guerre, fils du colonel de Parceau du Plessis et de la vicomtesse, née d'Aubigny, avec Mlle Colette Arnaud des Essarts, fille de M. Arnaud des Essarts et de Mme, née Lassallat.

— Mlle de Moe, fille du marquis de Moy, secrétaire d'ambassade honoraire, et de la marquise de Moy, est fiancée à M. Jacques Laperque, lieutenant d'artillerie, pilote aviateur, fils de M. Henry Laperque, secrétaire du conseil d'administration du Crédit Foncier de France, et de Mme Henry Laperque.

MARIAGES

— M. Paul Enler, frère du chef adjoint du cabinet du garde des Sceaux, a épousé, le 11 avril dernier, Mme Winckel-Mayer, fille du général, grand-officier de la Légion d'honneur.

— En l'église Saint-Germain des Bois, à Angers, vient d'être béni le mariage du lieutenant Hubert du Breuil de Pontbriand-Mazan, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Magdeleine de Danne.

Les témoins du marié étaient : le vicomte Gilles de Pontbriand-Mazan, son oncle, et le commandant Joseph du Breuil de Pontbriand ; ceux de la mariée : la comtesse de Sauvigné de Moncorps, sa tante, et le comte de Danne, son oncle.

DEUILS

— En l'église métropolitaine de Notre-Dame sera célébré, le mardi 20 mai, à 9 h. 1/2, sous la présidence de S. E. le cardinal Amette, un service solennel pour les prêtres et séminaristes du diocèse de Paris tombés au champ d'honneur pendant la guerre.

Le contre-torpilleur espagnol Bustanante vient d'arriver au Ferrol. Il transportera en Angleterre la dépouille mortelle de Mme la comtesse de Paris.

L'Española V, qui devait effectuer cette mission, ne peut être utilisé, par suite de légères avaries à ses machines.

Nous apprenons la mort :

De M. Henri Beaulieu, ancien rédacteur en chef du Petit Journal, officier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de cinquante-huit ans. M. Beaulieu a publié plusieurs volumes de poésies, des romans et articles de critique très appréciés.

Du comte Adhémar de Cransac, commandant le centre militaire d'instruction automobile d'Orléans, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, décédé à l'hôpital militaire d'Orléans, âgé de quarante-neuf ans ;

De M. Auguste Delage, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Montpellier ;

De M. Sagouin, directeur de l'Agriculture.

LES guerres que l'Angleterre soutint contre la France de 1792 à 1815 avaient augmenté sa dette nationale de 40 milliards, qui en feraient bien 120 aujourd'hui, étant donnée la diminution de puissance d'achat qu'a subie l'argent.

Aussi, Napoléon I<sup>er</sup> se berçait-il de l'espoir qu'elle était ruinée, définitivement ruinée. Il se plaisait à considérer que, malgré les apparences, malgré Waterloo, c'était elle qui sortait vaincue de cette lutte d'un quart de siècle. Plusieurs fois, à Sainte-Hélène, il est revenu sur cette idée.

Après vingt ans de guerre, disait-il à Las Cases, après tant de trésors prodigués, tant de secours fournis à la cause commune ; après un triomphe au delà de toute espérance, quelle paix pourtant a signée l'Angleterre ! Castlereagh a eu le continent à sa disposition ; quel grand avantage, quelles justes indemnités a-t-il stipulés pour son pays ? Il a fait la paix comme s'il eût été vaincu... La dette est le ver rougeur de l'Angleterre ; c'est la chaîne de tous ses embarras, car c'est elle qui force à l'énormité des taxes. Celles-ci font hausser le prix des denrées ; de là la misère du peuple, le haut prix du travail et celui des objets manufacturés qui ne se présentent plus avec le même avantage sur les marchés d'Europe... Voyez où peut conduire le système des emprunts, et combien il est dangereux, etc., etc.

Voilà qui prouve que les plus grands hommes peuvent se tromper ! Non seulement l'Angleterre a pu supporter sans faiblir l'énorme fardeau de sa dette, mais, au cours du dix-neuvième siècle, elle s'est formidablement enrichie. C'est ce qui fait que lorsque des gens très éminents, mais qui, après tout, ne sont pas Napoléon, me disent : « L'Allemagne est battue, mais la France est ruinée », je me dis qu'ils ne sont peut-être pas meilleurs prophètes. En fait, il est aussi difficile de percevoir l'avenir des phénomènes économiques que de deviner le rôle que jouera le beau jeune homme brun de dames qui se font tirer les cartes.

Pierre MILLE.

Rantzau, maréchal de France

Il est piquant de rappeler que si le comte von Brockdorff-Rantzau visitait les galeries de Versailles il y trouverait le portrait d'un de ses plus illustres ancêtres. Issu de la célèbre et belliqueuse famille des Holsteins, le comte Josias embrassa la carrière des armes et servit sous Louis XIII. Son impétuosité dans la bataille devint rapidement légendaire : à Arras, il perdit une jambe et plusieurs doigts ; à Dôle, un oeil ; à Hammeourt, il reçut quatre blessures. Après Gravelines, il fut nommé maréchal de France ; mais plus tard, soupçonné par Mazarin de sympathies avec la Fronde, il languit pendant un an à la Bastille, dont il ne sortit que pour mourir.

Non fassable bravoure et aussi son beau caractère lui valurent cette épitaphe fameuse :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des L'autre moitié resta dans les plaines de Mars ; Il dispersa partout ses membres et sa gloire ; Tout abattu qu'il fut il demeura vainqueur ; Son sang fut en cent lieux écrit par la Victoire Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Voici de beaux souvenirs dont l'évocation met en doute la loi de l'hérédité.

Camouflage

Les potaches, qui s'intéressent passionnément à la guerre, et se sentent les frères des combattants, témoignent aux poilus qu'ils rencontrent de la déférence ; pour les Anglais, c'est de la bienveillance ; la condescendance est réservée aux Américains. Au besoin, ils viennent en aide aux uns ou aux autres, car on a souvent besoin d'un plus petit que soi. Ainsi, à la fin des vacances de Pâques, un collègue qui rentrait à la prison scolaire montait à Metz, dans le train de Paris, s'installait confortablement dans un coin. Mais voici qu'une bande de soldats américains envahit le couloir. Ils vont prendre place quand apparaît, sur le quai, un sous-officier portant le redoutable brassard : M. P. (Police militaire). Les nouveaux venus s'éparpillent comme des souris qui ont vu le chat. Un seul d'entre eux s'élança vers le 'tycien : « Oh ! aidez-moi... je n'ai pas le droit de prendre ce train-ci et, si j'attends l'autre, je manque le bateau demain, et toute ma permission est gâtée ! »

Un demi-heure plus tard, le M. P., sonnel, jetait un coup d'oeil dans le compartiment et n'insistait pas. Il y avait vu deux collègues, dont l'un, en veston et tête nue, arrangeait avec zèle ses bagages dans le filet, tandis que l'autre, un peu à l'écart dans une longue capote bleue foncé, sur sa tête une casquette portant le chiffre d'une institution bien connue, regardait obstinément par la portière.

Jeanne d'Arc canonisée

C'est le 17 juin que la Congrégation des Rites examinera si l'on peut procéder, en toute sécurité, à la canonisation de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, et à la béatification de la vénérable Louise de Marillac. A la suite de cette Congrégation, les deux décrets de luto détermineront officiellement

le jour qu'il agréera au pape de choisir. Et il n'y aura plus qu'à attendre les solennités de l'an prochain.

Benoît XV n'a pas caché son intention de donner à la canonisation de la Bienheureuse Jeanne d'Arc un très grand relief. La canonisation est toujours une fête religieuse délicate. Mais, tandis que la Bienheureuse Marguerite-Marie et le Bienheureux Gabriel de l'Addolorata seront, croit-on, canonisés le même jour, une cérémonie sera uniquement réservée à la Vierge française.

Métamorphose

Comment trouvez-vous, dans la curieuse photographie que vous donne ici *Excelsior*, le chapeau porté par Mme Marguerite Damara, chanteuse célèbre de l'Opéra de Chicago, et femme du dramaturge Guy



C'est un chapeau du président Wilson !

Bellet ? Élegant, sans doute... Eh ! bien, il est confectionné avec un haut de forme porté jadis par le président Wilson. Chez nos alliés américains, des femmes du monde ont eu la fantaisie de quêter, au profit de la Croix-Rouge, les vieux chapeaux de soie des têtes illustres, pour en confectionner des couvre-chefs féminins. Avec rien, en effet, une élégante fait quelque chose. Du temps de Marie-Antoinette, Léonard, le célèbre orfèvre, improvisait des coiffures sensationnelles à l'aide d'une nappe, d'une botte de saffron... de tout ce qui tombait sous ses adroits mains.

Mme M. Damara est aussi ingénieuse.

Le boeuf du banquet de la paix

Demain jeudi, à 4 h. 1/2, aux Entrepreneurs frigorifiques de l'Union, à Cliehy, la maison Wilson et C<sup>o</sup> offrira à M. Poincaré un boeuf congelé d'Amérique, primé, qui doit être consommé au banquet de la Conférence de la paix.

Les ministres de l'Agriculture et du Commerce et les membres de la mission Tardieu assisteront à cette cérémonie.

UN INTELLECTUEL

L'homme qui vient aujourd'hui de signer ce beau livre de poète et de moraliste qui s'appelle *La Magie de l'Amour* est un des meilleurs écrivains d'aujourd'hui, et c'est en même temps un des plus nobles caractères qu'il m'ait été donné de rencontrer dans ma profession. J'ai passé six années entières de ma jeunesse auprès de Camille Maclair, et j'estime lui devoir en grande partie le peu que je sais, car il est extrêmement instruit de tout, et cela d'une manière chaleureuse, vivante, sans nul soupçon de pédantisme. Toujours sous pression, d'ailleurs. Je n'ai jamais vu personne manifester une activité intellectuelle aussi constante, aussi variée. Je me rappelle, entre autres choses qui m'avaient frappé, que, M. CAMILLE MACLAIR à l'époque de la guerre russo-japonaise, il s'était intéressé aux questions stratégiques, et qu'il donnait alors, dans un journal de Nice, une série d'articles militaires, où parfois même il se risquait à prévoir, deux ou trois semaines à l'avance, des événements qui toujours se réalisaient. C'est ce jour-là que j'ai compris combien sont inférieurs aux hommes doués d'une forte culture générale et d'une vaste intelligence (car, soit dit sans les offenser, les critiques militaires professionnels... Passons !).

Ce qui caractérisait le mieux l'intelligence de Camille Maclair, c'était la générosité, le don de sympathie. Il ne refusait jamais de comprendre quelque chose ou quelqu'un, et alors il le pénétrait jusqu'au plus secret. A condition, bien entendu, que ce quelque chose ou



ce quelqu'un en valait la peine. Car son clair bon sens et son indépendance restent rigoureusement imperméables aux plus subtils snobismes. Une bonne dizaine d'écoles sont mortes de leur propre ridicule avant d'avoir ébranlé le jugement qu'il avait d'abord porté sur elles.

Mais ce que j'aime le plus chez lui, c'est cette vitalité puissante qui fait de lui le plus sensible des poètes comme le meilleur des amis. Je me rappelle ces six années de camaraderie constante comme un long voyage rempli d'incidents comiques ou tristes, tous envisagés avec une inépuisable bonne humeur. L'hiver, nous vivions à Grasse, sur notre colline, au milieu des fleurs et des Ligures ; les plus savoureux qui se puissent imaginer ; l'été à Saint-Leu, sur la lisière d'une forêt qui produisait plus de mendicants que de brins de muguet ; merveilleux mendicants qui semblaient faire exprès de venir frapper à sa porte pour amuser ses yeux d'artiste de leurs loques dignes de Callot. Charmante « maisonnette » de Saint-Leu, avec son jardinier qui plantait les marronniers, devenus si grands aujourd'hui, que de souvenirs évoquent pour moi ses bibelots, ses livres, ses pastels clairs, enfin ses extraordinaires chats sentimentaux, aux yeux de myosotis, qui se jetaient du haut de la fenêtre du second étage, pour nous rejoindre, tellement ils nous aimaient !

— FRANCIS DE MIOMANDRE.

Considération

Le poilu, coiffeur, est revenu de la guerre. Il a rouvert boutique. Le blaireau mousseux d'une main, le rasoir dans l'autre, il accommode les menions avec une ardeur bien compréhensible : il faut, n'est-ce pas, rattrapper le temps perdu. Et, comme tous les perruquiers, il jase ; il raconte ses campagnes, ses souffrances, ses déboires... Il en vient aux aperçus généraux sociaux...

— Cette guerre, déclare-t-il, nous a causé un mal énorme...

On l'écoute avec attention. On croit qu'il s'agit de la France, de l'Europe, de l'équilibre européen...

Où ! reprend-il, dans les tranchées les poilus ont pris l'habitude de se raser au rasoir mécanique, et c'est un sale coup pour nous !

Et, mélancolique, il ajoute :

— Ah ! la guerre !

Pour la science

L'homme juge en général que les moustiques sont de vilaines petites bêtes, comme, du reste, tous les animaux qui lui ont déclaré une guerre aussi piquante que sournoise. Et si la race des moustiques venait à disparaître, nous n'y verrions pas d'inconvénient. Pourtant, au Jardin zoologique de Londres, à la maison des insectes, tout fut en émoi, il y a peu de temps, parce que les beaux moustiques par lesquels se transmet la fièvre jaune — ceux-là ne sont pas encore intoxiqués — se laissent mourir de faim. Ils refusent absolument de se nourrir d'autre chose que de sang humain. Il fallait se dévouer, pour l'amour des expériences à venir. Et puis l'homme, un entomologiste distingué, surveillant de la maison des insectes, s'efforçait à nourrir les petits vampires.

Depuis lors, chaque jour, elle présente aux moustiques ses mains. Elle les laisse se gorger de son sang. L'opération n'est point des plus agréables. Même, à la longue, l'homme sent quelque faiblesse que la victime. Mais le sacrifice est fait pour la science — partant joyeusement.

LES CIVILISÉS

Voulez-vous lire un roman passionnant ? Achetez *Les Civilisés*, de Claude Farrère, qui vient d'être publié par Select-Collection, l'admirable collection de l'éditeur Flammarion, qui publie tous les chefs-d'œuvre du roman contemporain, au prix de 1 fr. 20.

Select-Collection avait déjà publié avec grand succès, de Claude Farrère, *L'Homme qui assassina*, *Mademoiselle Dax*, *Jeune fille*, et *17 Histoires de marins*. Le succès des *Civilisés* à 1 fr. 20 s'annonce comme devant être plus considérable encore.

LE PONT DES ARTS

Une jeune artiste de sensibilité très délicate, Mlle Henriette Damari, va faire bientôt une exposition de « pastels de fleurs », qu'elle a dédiée à Odilon Redon, qui fut son conseiller et son maître.

Vient de paraître : *Soldats de Jeanne d'Arc*, par M. Léon Berthelot ; *Une Permission de dévotion*, par M. Vaillant-Couturier ; *Un roman méridional*, par M. Paul Croquet ; *Les Grandes Heures*, par M. Henri Lavedan, de l'Académie française.

Le prix Fignière a été décerné par le comité de la Société des Poètes français à M. Jacques Noir, pour *les Malédictiones*.

La ville de Saragossa organise une exposition d'Art français. Inauguration le 15 mai.

LE VAILLEUR.

Hôtel Drouot. — Salle 1 : Vente. Atelier Luigi Loir. Tableaux, aquarelles et gouaches (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, M. Marbottin).

Galerie Petit. — Exposition. Tapisseries antiques des seize siècles, dix-septième et dix-huitième siècles appartenant à divers amateurs (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, MM. Pauline et Lasquin).

LA CURIOSITÉ

Hôtel Drouot. — Salle 1 : Vente. Atelier Luigi Loir. Tableaux, aquarelles et gouaches (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, M. Marbottin).

Galerie Petit. — Exposition. Tapisseries antiques des seize siècles, dix-septième et dix-huitième siècles appartenant à divers amateurs (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, MM. Pauline et Lasquin).

Hôtel Drouot. — Salle 1 : Vente. Atelier Luigi Loir. Tableaux, aquarelles et gouaches (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, M. Marbottin).

Galerie Petit. — Exposition. Tapisseries antiques des seize siècles, dix-septième et dix-huitième siècles appartenant à divers amateurs (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, MM. Pauline et Lasquin).

Hôtel Drouot. — Salle 1 : Vente. Atelier Luigi Loir. Tableaux, aquarelles et gouaches (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, M. Marbottin).

Galerie Petit. — Exposition. Tapisseries antiques des seize siècles, dix-septième et dix-huitième siècles appartenant à divers amateurs (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, MM. Pauline et Lasquin).

Hôtel Drouot. — Salle 1 : Vente. Atelier Luigi Loir. Tableaux, aquarelles et gouaches (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, M. Marbottin).

Galerie Petit. — Exposition. Tapisseries antiques des seize siècles, dix-septième et dix-huitième siècles appartenant à divers amateurs (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, MM. Pauline et Lasquin).

Hôtel Drouot. — Salle 1 : Vente. Atelier Luigi Loir. Tableaux, aquarelles et gouaches (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, M. Marbottin).

Galerie Petit. — Exposition. Tapisseries antiques des seize siècles, dix-septième et dix-huitième siècles appartenant à divers amateurs (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, MM. Pauline et Lasquin).

Hôtel Drouot. — Salle 1 : Vente. Atelier Luigi Loir. Tableaux, aquarelles et gouaches (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, M. Marbottin).

Galerie Petit. — Exposition. Tapisseries antiques des seize siècles, dix-septième et dix-huitième siècles appartenant à divers amateurs (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, MM. Pauline et Lasquin).

Hôtel Drouot. — Salle 1 : Vente. Atelier Luigi Loir. Tableaux, aquarelles et gouaches (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, M. Marbottin).

Galerie Petit. — Exposition. Tapisseries antiques des seize siècles, dix-septième et dix-huitième siècles appartenant à divers amateurs (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, MM. Pauline et Lasquin).

Hôtel Drouot. — Salle 1 : Vente. Atelier Luigi Loir. Tableaux, aquarelles et gouaches (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, M. Marbottin).

Galerie Petit. — Exposition. Tapisseries antiques des seize siècles, dix-septième et dix-huitième siècles appartenant à divers amateurs (M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil, MM. Pauline et Lasquin).

CHEZ LES ARTISTES DRAMATIQUES ET LYRIQUES

Les artistes lyriques des concerts, des cirques et des cinémas se sont réunis au concert Mayol, sous la présidence de M. Dolmas, et ont adopté un ordre du jour approuvant la conduite de l'Union syndicale, adhérente à la C. G. T., et décidant de faire aboutir les revendications immédiates qui sont soumises aux directeurs : fixation d'un minimum de salaires ; paiement des voyages par les directeurs ; placement paritaire et gratuit.

D'autre part, M. Félix Huguenet nous prie d'insérer la note suivante :

Le Conseil d'administration de l'Union des artistes dramatiques et lyriques des théâtres français a le devoir d'expliquer ceux de ses membres dans l'esprit desquels une confusion paraît s'être glissée.

Chaque membre de l'Union peut à son gré adhérer « individuellement » à un syndicat. De son côté, l'Union reste, comme par le passé, une association de défense professionnelle autonome et indépendante.

Ajoutons que la commission syndicale des artistes dramatiques est en train d'examiner le cahier des revendications que MM. Campana et Carpentier ont rédigé. La commission a adopté une motion de M. Saturnin Fabre, de la Porte-Saint-Martin, demandant à chaque théâtre et music-hall d'organiser une représentation au bénéfice des membres de la Fédération du Spectacle mobilisés comme sous-officiers, caporaux ou soldats et comptant à leur actif une présence effective d'une année au moins dans un théâtre avant la guerre.

Sarah-Bernhardt. — Le théâtre Sarah-Bernhardt, en deuil de Blanche Dufrène, a fait relâche hier et restera fermé aujourd'hui mercredi. Mme Sarah Bernhardt, qui devait jouer demain *Bohème*, n'a pas voulu faire sa rentrée devant le public parisien en un si pénible moment, et fait remettre à une autre date la matinée de jeudi.

Porte-Saint-Martin. — *Cyrano de Bergerac* ne sera plus joué jusqu'à dimanche inclus, lundi 26, première représentation des *Deux Femmes*, comédie en trois actes de M. Marcel Prévost, avec Mmes Gabrielle Dorziat, Lilian, Greuze, Andrée Pascal, MM. Jean Coquelin, Pierre Magnier, Louis Gauthier, Jacques de Féraudy et André Lefaur.

Palais-Royal. — La dernière du *Filou* aura lieu ce soir. Demain jeudi, nouvelle série de représentations de la *Présidente*, la comédie de MM. Hennequin et Vebor. Répétition générale sur invitations, demain, à 2 h. 30 ; première en soirée, à 8 h. 30.

Théâtre du Figuer. — Ce nouveau théâtre indépendant, qui vient de fonder MM. Eugène Figuière et Jean Hervé, choisit la date du samedi 24 mai, à 3 heures de l'après-midi, pour représentation, au théâtre des Bouffes-Parisiens, de la *Tragédie d'Alexandre* de M. Demazy. Auditions de poèmes de Roger Allard, H.-M. Barzun, Alexandre Mercereau, Jean Clary, Suzanne Teissier, André Salmon, Tancrède de Visan, par Mmes Lara, Méthivier, Suzanne Teissier, M. Grétilat, Duard et de Max.

« Fit to fly ». — L'Aéro-Club d'Amérique donnera, aujourd'hui mercredi, à 14 h. 30, au théâtre des Champs-Élysées, la première représentation d'un film officiel, *Fit to fly*, montrant l'effort de l'aviation américaine pendant la guerre.

De Strasbourg. — M. Broussan quitte la direction du Théâtre Municipal, qu'il avait momentanément accepté, pour se consacrer à la direction de sa Société générale

PETITES NOUVELLES

— A l'Opéra-Comique va repartir bientôt *Il était une bergère*, de MM. André Rivière et Lallès. Interprètes : M. Pujol, Mlles Brovère et Vautier.

— A la Comédie-Française on va reprendre *la Mort de Pompée*, avec Mlle Segond-Weber dans le rôle de Cornélie.

— Le Théâtre Antique d'Orange sera dirigé par MM. Magnat et Audibert.

BRICHAUTEAD.

Le Couché de la Mariée à l'ATHÉNÉE

avec ROZENBERG

ARLEQUIN

Malgré le beau temps, le succès de la *Source d'Amour* ne tarit pas. Aujourd'hui, matinée et soirée (310<sup>e</sup> et 311<sup>e</sup> représentations).

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES

(13, avenue Montaigne). Vendredi 16 mai, à 4 heures, séance de musique de chambre, avec les concours de M. Ch.-M. Widor, Mmes Ritter-Giampi, Geneviève Gérard, M. Marcel Dupré, le quatuor Pascal. Œuvres de Ch.-M. Widor, Mozart, Dupré.

CADET-ROUSSELLE (ex-Sans-Souci), 17, rue Cammartin, on danse tous les jours, en matinée, de 4 heures à 7 heures, et en soirée, de 9 heures à 11 h. 40. Cadet-Rouselle est le rendez-vous de tous les danseurs élégants.

FOLIES EN TÊTE

Tous les soirs, FOLIES-BERGÈRE

ALCAZAR D'ETE. — Concert, skating. Rendez-vous de Tout-Paris. Matinée de 3 heures à 7 heures, soirée de 8 h. 30 à 11 h. 30. Attractions. Orchestre de 40 musiciens. 4 à 6 h. 30, thé dancing, les joyeux nègres de New-York. Bowling, etc., etc. Le matin, de 10 heures à midi, leçons de patinage. Apéritif.

Avis. — L'Alcazar est ouvert par tous les temps, la salle étant entièrement couverte.

MONTE-CARLO

SAISON D'ETE  
HOTEL DE PARIS  
REPUTATION MONDIALE  
Chauffage central  
A PROXIMITÉ DES TERRASSES DU CASINO  
Ouvert toute l'année

TOUTOUNE ET SON AMOUR







